

Préface

Madagascar et La Réunion : si proches et si éloignées

Le titre de l'ouvrage proposé par Pierre-Éric Fageol et Frédéric Garan délimite clairement son objet : *La Réunion-Madagascar : une histoire connectée dans l'océan Indien (années 1880-1970)*. Il s'inscrit dans une évolution historiographique amorcée depuis le dernier tiers du XX^e siècle pour redonner aux relations bilatérales au sein du Sud-Ouest de l'océan Indien toute la place qui leur revient, pour des raisons géographiques mais aussi historiques. Les silences de la bibliographie sont en effet éloquents. L'évocation de Madagascar dans la littérature réunionnaise relève depuis les *Chansons madécasses* d'Évariste de Parny d'un imaginaire poétique, pas d'une démarche scientifique. Lorsque des auteurs s'intéressent au XIX^e siècle aux relations entre Madagascar et La Réunion, c'est avant tout en vue d'appeler à la colonisation de la Grande Île, à l'image de Paul Crémazy en 1861. Si de nombreuses publications traitent par la suite de l'une et de l'autre durant l'époque coloniale, elles le font dans le cadre de récits de voyages, de guides, d'encyclopédies, voire de films et de documents pédagogiques. Mais la présentation des deux îles est intégrée au sein d'un regroupement de territoires colonisés. Elle se limite généralement à la juxtaposition de descriptions ou se contente d'indiquer ponctuellement le rôle de Madagascar dans l'histoire de Bourbon ou celui de La Réunion dans la colonisation de Madagascar.

En centrant leur étude sur les relations bilatérales entre les années 1880 et 1970, et en l'ancrant dans l'environnement indiano-océanique, Pierre-Éric Fageol et Frédéric Garan confirment le changement de perspective opéré par la recherche historique après la création d'une université de Madagascar en 1961, puis celle d'une Université de l'océan Indien à Saint-Denis à partir de 1973. L'une et l'autre ont permis un enracinement régional des préoccupations qui s'est traduit par une série de thèses fondatrices sur les deux îles. L'évolution s'accélère au tournant du siècle grâce à

l'activité de l'Association Historique Internationale de l'Océan Indien (AHIOI), aux périodiques scientifiques et aux orientations promues par le CRESOI (Centre de Recherches sur les Sociétés de l'Océan Indien). Elles permettent les premiers essais de synthèse dont témoignent les dossiers de la revue *Tsingy* et l'étude des relations croisées entre *La Réunion et Madagascar entre 1942 et 1972* (ouvrage collectif dirigé par Yvan Combeau). Cet effort commun incite à prolonger et amplifier la réflexion consacrée à la part malgache de l'histoire réunionnaise. La priorité accordée au lien avec la métropole cesse d'être exclusive d'autres relations, et donc d'autres héritages qui ont eux aussi façonné la société et la culture créoles.

Ce déplacement des points de vue s'inscrit donc dans un mouvement qui conduit les universitaires des deux îles à revisiter la nature et la place des relations entre les deux îles. Elles étaient devenues après l'indépendance malgache à la fois très proches et très éloignées. Je me contenterai ici d'envisager l'évolution à partir de La Réunion et de rappeler ce paradoxe qui incitait une partie des élites réunionnaises à déclarer leur attachement à la Grande Île, tout en affichant leur défiance et leurs craintes face à une évolution qui semblait, dans les années 1970, faire de Madagascar une île rouge, non plus par la couleur de ses terres, mais en raison de ses choix politiques. D'une certaine manière, mettre en évidence le rôle des liens intra-insulaires devenait suspect, au point que la grande célébration des débuts du peuplement de La Réunion avait eu soin d'en fixer l'origine à l'année 1665, avec le débarquement d'Étienne Regnault et de ses vingt compagnons dans la baie de Saint-Paul. L'inscription qui figurait, selon Lucas Latchoumaya, au bas du monument commémoratif, aujourd'hui oublié, résume l'état d'esprit des promoteurs des fêtes d'octobre 1965 présidées par Michel Debré : « Petite-Île Bourbon, sans cesse tendue vers la mère patrie et si éprise de l'amour d'elle qu'elle enivre tous ses enfants de cet amour ». Cette célébration permettait d'exalter le lien à la « cité mère » (la métropole) et d'occulter l'installation en 1663 de deux colons venus de Madagascar, accompagnés de dix Malgaches (dont trois femmes). Il faut attendre 1979 pour voir le premier volume du *Mémorial de La Réunion* écrire : « Ils sont restés dans l'île, et les couples ont fait souche : les premiers enfants nés à Bourbon sont des Malgaches de pure race » (p. 126). Si la référence à la pureté de la race

surprend de nos jours, l'affirmation avait l'incontestable mérite de mettre à la portée d'un public plus large une évidence occultée.

Mais la conjoncture politique des années 1960-1970, la fracture réunionnaise entre partisans de la départementalisation et promoteurs d'une autonomie, et la guerre des origines qu'elle engendra, n'expliquent pas à elles seules une mémoire sélective. L'effacement de la part malgache de La Réunion tient aussi à la construction d'identités multiples, concurrentes et convergentes, qui ont mis en évidence les composantes européennes, africaines, indiennes, chinoises aux dépens de la référence à Madagascar. La langue créole en est une manifestation quand elle impose progressivement une catégorisation des populations dans laquelle les originaires de Madagascar sont intégrés au sein du groupe des Cafres, une désignation qui renvoie spontanément à l'Afrique australe. Il en résulte, dans les sources écrites, une difficulté permanente pour démêler à La Réunion ce qui ressort de l'Afrique ou de Madagascar tant la commune condition servile et les unions entre les populations ont supplanté l'identification par les origines géographiques. Il a donc fallu la collaboration de chercheurs venus d'horizons différents pour que les liens avec Madagascar soient à nouveau identifiés et distingués. Dans cette réappropriation, les linguistes, à la suite de Robert Chaudenson, ont joué un rôle décisif en montrant comment le créole réunionnais était redevable à la langue malgache. Néanmoins, cette prise de conscience des héritages linguistiques, et on pourrait en dire autant des héritages en matière de littérature orale avec les travaux de Michel Carayol, Christian Barat et bien d'autres, ne s'est guère étendue au-delà du cercle des spécialistes. Un mémoire de Master soutenu à l'Université de La Réunion par James S. McDonald en 2019 conclut à propos de la langue :

En ce concerne la connaissance du malgache à La Réunion, on peut faire le parallèle avec les langues européennes en métropole. Dans un cours sur les langues étrangères en métropole, on apprend par exemple qu'un élève a une grand-mère espagnole et qu'il a reconnu le mot *roja* (rouge) dans le titre en castillan.

À La Réunion, la vaste majorité des gens ont au moins quelques ancêtres malgaches, mais connaissent peu de mots malgaches, même s'ils connaissent des mots créoles d'origine malgache sans le savoir. Savoir avec l'aide de la science et pas

seulement à la façon de M. Jourdain ou par oui-dire, connaître la place réelle occupée par les relations directes entre Madagascar et La Réunion, en dépassant de vaines polémiques, c'est finalement permettre à chaque Réunionnais de reconnaître comment son histoire s'inscrit dans une histoire caractérisée par une pluralité d'héritages et de métissages. Comme cela est souvent le cas, la composante malgache a été plus rapidement repérée dans certains domaines, par exemple le champ musical grâce au succès du maloya. Elle a été mise en lumière par les spécialistes des sciences de la nature dans le domaine de la végétation et de la faune et se vérifie dans la désignation des plantes. Les anthropologues, telle Françoise Dumas-Champion, ont eux aussi grandement contribué à mettre au jour les influences malgaches sur la vie sociale et religieuse, particulièrement les croyances qui mettent en relation avec tout un monde invisible, expliquent des cultes domestiques destinés aux ancêtres (*servis malgas* ou *kabaré*), alimentent des rites destinés à identifier les ancêtres (« *seve mayé* »).

En reconstituant patiemment un passé qui entremêle de manière inextricable les ancêtres et les histoires particulières, il ne s'agit pas cependant de s'engager dans une compétition aussi vaine que pernicieuse entre histoires concurrentes. Il ne s'agit pas davantage de réactiver des mémoires antagonistes qui ont vu les Malgaches réduits au statut d'esclaves, d'engagés et de colonisés, et les Réunionnais entraînés dans le rêve d'une résolution de leurs problèmes par la colonisation de la Grande Île. Il est ici question de dire ce qui s'est passé, comment les acteurs ont agi et interagi, pourquoi les uns et les autres se sont vu assigner une place et parfois ont été enfermés dans un rôle. Il est aussi beaucoup question de représentation de l'autre car la construction de l'identité de chacun se réalise dans la découverte de l'altérité. Or le contact entre Malgaches et Réunionnais, ici ou là-bas, fut un moment décisif. Comme le rappellent Pierre-Éric Fageol et Frédéric Garan, Claude Bavoux a même pu montrer ce que la créolité doit, dans les années 1920, à l'expérience des Réunionnais installés à Madagascar. En est-il de même pour la perception des *vazaha* par les Malgaches ?

Forts des travaux récents, publiés souvent de manière dispersée ou inaccessible en dehors de quelques thèses éditées (difficulté heureusement corrigée désormais par les bibliothèques numériques), les auteurs nous font parcourir ici un siècle tumultueux

qui éclaire singulièrement le temps présent. En conduisant leur étude autour d'un axe régional, ils approfondissent les nouvelles lectures historiques qui ambitionnent d'échapper à la survalorisation du rapport de chaque colonie à son colonisateur, de chaque territoire d'outre-mer à sa métropole, oubliant que la circulation des hommes et des femmes, des marchandises, des idées et des croyances se fait aussi ou d'abord au sein de réseaux régionaux. En somme, l'ouvrage contribue à écrire une histoire connectée, c'est-à-dire mettant en relation des histoires jusqu'ici cloisonnées, qui n'est pas seulement une nouvelle mode épistémologique mais bien la condition préalable à un regard renouvelé sur le destin des îles du Sud-Ouest de l'océan Indien.

Les chapitres successifs nous font entrer dans une déconstruction méthodique et mesurée des discours d'hier, subordonnés à des intérêts particuliers. Ils nous introduisent dans des réalités compliquées et nous font comprendre la vanité de succès éphémères. Ils mettent en évidence l'illusion de solutions qui ne font que déplacer les problèmes. Observée dans la durée, la propagande coloniale apparaît en définitive comme un leurre pour les Réunionnais qu'elle entraîne dans son sillage et conduit à la grande désillusion de la Sakay. Observé à l'échelle de la région, le rapport instauré entre les deux îles depuis la colonisation de Madagascar se révèle fondé sur un rapport de force fragile qui peut avec le temps s'inverser. La colonie colonisatrice de Bourbon vit avec la crainte d'être placée sous l'autorité d'une administration installée à Tananarive. L'interdépendance économique, avec la grande crise économique et les guerres, impose sa propre temporalité au profit de l'une ou de l'autre. Quant à la circulation des populations, elle emprunte des visages bien différents, le plus souvent ceux de l'émigration imposée par la pauvreté et la quête du travail, dans les deux sens, même si les flux sont numériquement inégaux. Si nos regards sont aujourd'hui spontanément tournés vers les Malgaches venus à La Réunion faire du commerce ou chercher un emploi, beaucoup découvriront que Madagascar fut, il y a peu, l'Eldorado rêvé par des milliers de Réunionnais.

L'ouvrage le démontre de manière convaincante : faire l'histoire d'une séquence historique marquée par l'établissement de la Troisième République, la colonisation et la décolonisation de Madagascar et par deux guerres mondiales, confirme que faire la vérité sur le passé est la seule manière de le faire passer et de le

respecter, en reconnaissant ce qu'on lui doit, en actif et en passif, et de cesser d'invoquer une fatalité qui expliquerait par les erreurs d'hier les impasses d'aujourd'hui. Malgré les aléas de l'histoire, les incompréhensions et les conflits, les interruptions dans les communications et les entraves à la circulation, la nécessité d'aménager entre Madagascar et La Réunion des relations directes fondées sur l'interdépendance plutôt que la subordination, s'impose comme une exigence de la géographie et de l'histoire.

Pour l'heure, les institutions universitaires, culturelles, religieuses, sportives semblent plus avancées dans cette démarche collaborative qui émerge cependant en matière de diplomatie et de gouvernance régionale. Mais l'inégalité de richesse et de moyens entre les îles demeure un obstacle à l'établissement de relations réellement égalitaires et solidaires dont cet ouvrage prouve pourtant la nécessité. Faire sa place à l'héritage malgache, y compris peut-être dans l'enseignement des langues étrangères, et prendre mieux en compte le rapport à Madagascar dans l'histoire de La Réunion et dans son enseignement, pourraient favoriser de nouveaux pas sur le chemin d'une relation apaisée.

Claude Prudhomme
Professeur des Universités
Université Lumière-Lyon 2
LARHRA (UMR 5190)
Juillet 2021

Introduction

Si proches et si éloignées à la fois, Madagascar et La Réunion entretiennent des rapports complexes autour d'un destin colonial en partie partagé, bien que pensé le plus souvent de manière cloisonné et peu focalisé sur les influences réciproques liées à leur histoire coloniale¹. En effet, les travaux sur ces deux îles du Sud-Ouest de l'océan Indien se sont concentrés sur leur histoire respective ainsi que sur leurs liens spécifiques avec la métropole sans forcément s'intéresser aux relations directes.

Souvent relégués au rang des imaginaires coloniaux, les discours des sociétés savantes ont pu initier et accompagner les entreprises coloniales. Ce constat vaut pour les sociétés savantes de La Réunion où *La Société des Sciences et des Arts* et *L'Académie de La Réunion* ont participé à l'imaginaire colonial d'une vieille colonie dont l'élite s'érige en avant-garde expansionniste de la lointaine métropole. Notre propos est ainsi de mettre en évidence le rôle des sociétés savantes réunionnaises dans le processus d'acculturation coloniale au sein d'une colonie réunionnaise qui se pense comme colonisatrice. En ce sens, notre intention est de mettre en exergue la singularité de ce vecteur de la propagande coloniale faisant de La Réunion « la cellule mère » de Madagascar, même si les Réunionnais restent *in fine* les parents pauvres de la colonisation de la Grande Île (chapitre 1).

Les guerres franco-malgaches génèrent pourtant de nombreux espoirs de reconnaissance des droits des Réunionnais sur les nouveaux territoires conquis et des espoirs quant à leur capacité à intégrer le reste de la nation. Depuis l'instauration de la Troisième République et le renforcement de la politique d'assimilation, la mise en place d'un service militaire national demeure une constante dans les revendications de la population réunionnaise. La

¹ Voir les deux numéros thématiques consacrés à cette question dans la revue *Tsingy* n°14 (2011) et n°15 (2012).

politique hégémonique exercée par la France sur Madagascar renforce ainsi cette volonté et aboutit à la création de « bataillons de volontaires réunionnais ». Leur participation aux deux expéditions militaires menées à Madagascar (1883-1895) interroge ainsi la part prise par les anciennes colonies de l'Empire dans les conquêtes coloniales et leur volonté d'être intégrées au reste de la nation (chapitre 2).

En s'appropriant de nouveaux espaces à Madagascar, les Réunionnais se sont créés une nouvelle identité et de nouvelles pratiques individuelles et collectives faites d'interactions plus ou moins denses avec leur territoire d'origine et avec celui qui les accueille. En faisant souche, les candidats à l'exil donnent naissance à des composantes sociales variées, le plus souvent marquées par une forte conscience identitaire. Les colonies ont ainsi été un laboratoire social d'autant plus complexe que les statuts étaient différents en fonction de la nationalité d'origine et des vicissitudes de la politique assimilatrice menée par la France. En quittant La Réunion, ils espéraient fonder à Madagascar une nouvelle vie tout à la fois empreinte de nouveauté et d'exo-territorialité, sur laquelle pouvaient s'ancrer des sentiments complexes d'appartenance ou de rejet. En effet, les racines s'entrelacent et se greffent sur de nouvelles souches pour donner naissance à des identités hybrides qui suivent le pas cadencé de la colonisation. L'expérience coloniale brouille les pistes et démultiplie les sources du référencement identitaire. Les migrations inter-coloniales sont ainsi à l'origine de déracinements et de ré-enracinements successifs (chapitre 3).

En dominant Madagascar, La Réunion poursuit un double objectif. D'un côté, la Grande Île doit devenir un pays de cocagne pour les déclassés de Bourbon. De l'autre, elle doit être un réservoir de travailleurs bon marché, se substituant dans la seconde moitié du XIX^e siècle à la perte de la main-d'œuvre servile. Madagascar sera donc une des terres de l'engagisme. Cependant, le « réservoir » malgache s'avère décevant, ce qui n'empêche pas La Réunion, galvanisée par la conquête, de construire des projets pour la venue de travailleurs jusque dans les années 1920 (chapitre 4).

De manière plus sporadique, le projet de rattachement de l'île de La Réunion à Madagascar, par le biais de la constitution d'un Gouvernement Général de l'Afrique Orientale, provoque à la

veille de la Première Guerre mondiale une vive réaction au sein de l'opinion publique réunionnaise. Le rapport établi en ce sens par Victor Augagneur en 1906 est à l'origine de débats qui mettent en évidence les enjeux d'une nouvelle politique impériale française associant à la fois le regroupement de diverses entités territoriales et la recherche d'une certaine efficacité coloniale (chapitre 5).

Ces débats sont relancés lors des deux conflits mondiaux qui ont un effet paradoxal sur les relations entre les deux îles. Alors que La Réunion cherche à affirmer sa position de « colonie colonisatrice », les deux guerres révèlent la dépendance, voire l'assujettissement de La Réunion. C'est sur la Grande Île que se trouvent les forces militaires de la France, et comme le montrent les événements de 1940, puis de 1942, La Réunion ne peut que suivre ce qui se décide à Madagascar (chapitre 6).

Après la Seconde Guerre mondiale, la relation entre les deux îles évolue, mais certaines idées ont la vie dure. Ainsi, alors que le mouvement de décolonisation s'amorce, un nouveau projet d'implantation de Réunionnais à Madagascar voit le jour, dans une île qui vient de connaître un mouvement insurrectionnel de grande ampleur. Le paradoxe de la Sakay, c'est que cette expérience coloniale survit à l'indépendance de Madagascar. Il faut attendre 1977 pour que tout cesse, avec l'arrivée de Didier Ratsiraka au pouvoir (chapitre 7).

Ce travail reprend en partie des recherches menées dans le cadre de projets éditoriaux divers dont la cohérence fait désormais sens au sein de cette publication. Il est en partie motivé par les dernières recherches sur l'histoire connectée et les études impériales. La solitude du chercheur n'est pas un isolement, c'est pourquoi nous tenons fortement à remercier pour sa préface et ses conseils avisés Claude Prudhomme. Nous exprimons également un remerciement particulier à Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo, Marie-Pierre Rivière et à toute l'équipe des Presses Universitaires Indianocéaniques pour leur expertise et la valorisation de notre travail.